Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 40

Artikel: La barque
Autor: Barancy, Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-192533

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

qui cherche à fouiller dans le passé de celui qu'elle aime d'un amour exclusif et qu'elle veut sans partage.

Le drame a donc commencé avec la venue de Lohengrin cherchant à pénétrer dans le cœur d'Elsa par la seule confiance, et il se termine sur son départ motivé par l'acte de défiance dont Elsa se rend coupable envers lui.

Cette action clairement déduite, a, comme on voit, une part de symbole qui lui donne un attrait tout particulier.

Telle est l'analyse succincte que donne de cette pièce M. Albert Dayrolles, dans le *Voleur*.

LA BARQUE

par JEAN BARANCY.

I

Assis tous deux en face de la mer qui semblait à cette heure matinale chanter pour eux seuls son éternelle chanson, les jeunes gens laissaient leurs regards errer à l'aventure sur l'immense nappe d'eau que le soleil pailletait d'or.

Tout à coup, Pascal releva la tête et prit la main de la jeune fille dans la sienne.

— C'est aujourd'hui, lui dit-il d'une voix émue, que tu dois me rendre réponse, tu t'en souviens, Tiennette?

— C'est vrai, balbutia-t-elle.

— Eh bien alors?

— Eh bien... plus je réfléchis et plus ça m'inquiète. Je t'aime, Pascal, mais n'empêche que c'est quasi une folie de nous épouser. Il vaudrait peut-être mieux que tu prennes Germaine...

— Oh! répliqua-t-il, comment peux-tu me conseiller cette chose!

— Ça me navre le cœur, de vrai! Mais songe, je suis pauvre et elle est riche, et je n'ignore pas qu'elle t'accepterait, encore que tu n'aies point d'écus.

Il haussa les épaules.

— C'est de toi que je suis amoureux, reprit-il, et point d'elle!

Une rougeur de contentement monta au visage de Tiennette. Elle chercha cependant encore à dissuader Pascal et, bravement, avec un trouble que sa grande volonté parvenait seule à dissimuler, car elle eût été désolée de le voir se rendre, elle lui dit les luttes qu'il aurait à soutenir pour subvenir à la vie quotidienne quand ils seraient mariés. Et puis, qui savait? on se gausserait de lui peut-être? L'on dirait que s'il ne choisissait pas une femme cossue, il pouvait du moins la prendre jolie, et elle ne l'était pas. Alors quoi? Que lui apporterait-elle en dot?

— Tu m'apporteras ta jeunesse et ta vaillantise au travail, répondit Pascal, et d'ailleurs, continua-t-il, je te trouve à mon goût et c'est toi seule qui te trouve laide. Va, ma mie, laissons dire les autres, et soyons heureux à notre façon. Je suis solide et je gagnerai bien pour nous deux, tu verras.

Tiennette écoutait consolée et ravie, et ses décisions tombaient devant la volonté bien arrêtée du matelot de la prendre pour femme, malgré ce qu'elle appelait sa laideur et sa misère.

Laide? elle se trompait, mais pauvre elle l'était bien réellement, et l'on se demandait dans le village comment elle faisait pour manger chaque jour et se vêtir proprement, n'ayant plus ni père, ni mère.

Elle avait été recueillie dans le temps, à la mort des siens, par son oncle, le vieux Nazaire, un matelot comme Pascal, qui habitait Presselles.

Un brave homme, ce Nazaire, un peu... criard; mais bon comme le bon pain, et, la preuve, c'est qu'il aima l'enfant, la soigna et ne lui reprocha jamais d'être une charge pour lui.

Or, personne n'ignorait qu'il se privait pour elle, car il portait toujours les mêmes vêtements râpés, même le dimanche quand il n'allait pas en mer, et, s'il lui arrivait, de loin en loin, d'accepter une chopine offerte par un camarade, il ne pouvait jamais en offrir à son tour.

Tiennette prit de bonne heure avec lui des habitudes d'ordre et d'économie, mais son enfance n'eut aucune joie, elle devint sérieuse avant l'âge, et le bruit courut peu à peu qu'elle devenait laide, non qu'elle le fût réellement, mais parce que la gaîté n'animait jamais son visage.

Elle n'en éprouva pas beaucoup de chagrin, et, en grandissant, s'habitua à cette idée que, laide et pauvre, elle ne trouverait point d'épouseur. Elle aimait assez l'oncle Nazaire pour vouloir rester avec lui et pour le soigner lorsque les années pesant trop sur ses jambes le forceraient à rester au logis.

Et ça viendrait bientôt maintenant. Bien qu'il adorât la mer et n'eût pas de plus vive satisfaction que de partir à la pêche dans sa barque, usée et rapiécée comme tout ce qui lui appartenait, le bonhomme ne se sentait plus guère de force à lancer ses lourds filets, ni à manœuvrer les avirons pendant de longues heures.

Alors, Tiennette se dévouerait et tâcherait de lui faire moins regretter les vagues berceuses sur lesquelles la petite barque continuerait de se balancer.

L'homme propose et Dieu dispose. Tiennette avait dix-huit ans lorsqu'on lui ramena un soir le vieux matelot sans connaissance et la face congestionnée.

Le médecin constata une attaque et tenta vainement de le sauver; c'est à peine s'il parvint à lui faire ouvrir les yeux et à prononcer quelques paroles.

— Tiennette... je te donne... c'est pour toi..

Que lui donnait-il le vieux moribond qui, de sa vie, n'avait rien possédé?

Sa cahute et sa barque, c'était toute sa fortune; mais lorsque trois jours après, la jeune fille orpheline pour la seconde fois, se trouva seule, cette cahute et cette barque lui furent bien utiles.

Grâce à eux, elle eut un abri et du pain assuré, car elle loua fréquemmeut le bateau aux gens de la ville qui voulaient, par les journées claires et reposées, se promener en mer.

Puis chacun l'aida en lui apportant des filets à raccommoder, ou des hardes à rapiécer.

Elle ne put bientôt plus compter sur le modeste gain de son travail, car la barque ne lui servit pas longtemps; le bois en était vermoulu, la mousse s'attachait à ses flancs crevassés et Tiennette en ferait du feu l'hiver prochain, quand le vent de mer soufflerait dans sa masure.

Et dire que Pascal voulait épouser cette pauvresse!

— Oui, je veux! répondit il résolument quand, pour la dixième fois peut-être, elle le pria de réfléchir, je veux! à toi de refuser si tu en as le courage.

Mais elle ne l'eut pas, et, malgré tout ce que les amis du matelot tentèrent pour le dissuader de ce mariage, malgré les moqueries des uns et des autres, ils se marièrent un mois plus tard.

Oh! par exemple, ce fut une noce sans tambour ni trompette, mais s'ils ne festoyèrent pas le soir, ils ne s'en aimèrent pas moins.

— Deux misérables de plus! dit-on dans le village.

— Deux heureux de plus! pensèrent les amoureux.

Oh! comme la bise hurlait sur les falaises.

Décembre avait tout gelé sur son passage, les arbres grêles semblaient être poudrés à frimas, c'était bien le cas de le dire, et la mer roulait en même temps que son écume argentée, les gros flocons de neige qui, depuis la veille, tombaient sans interruption.

Tiennette et Pascal, assis mélancoliquement près du foyer éteint, n'osaient se communiquer leurs pensées, leur épouvante du lendemain, car ils avaient dépensé leur dernier sou et, s'il ne restait pas du bois dans l'âtre, il ne restait pas davantage de pain dans la huche.

Pourtant ils travaillaient tant qu'ils pouvaient l'un et l'autre. Malheureusement, Tiennette trouvait moins de raccommodages l'hiver, parce que les femmes, restant chez elles, cousaient elles-mêmes, et Pascal ne gagnait presque rien, car on ne part pas en mer avec le brouillard et la neige.

L'horrible temps! L'air pénétrait, glacial, dans la chambre sans feu et Tiennette soufflait dans ses doigts engourdis pour les réchauffer de son haleine, tandis que le matelot, désespéré de son inactivité forcée, sentait lui monter aux yeux des larmes de rage et quasi de honte.

Oh! la pauvre Tiennette qu'il aimait tant! Comment fallait-il qu'il la laissât souffrir ainsi!

— Dis, balbutia-t-elle, si... si tu brisais la barque? Nous aurions de quoi nous chauffer au moins!

— Enfin! répondit-il avec un soupir d'allègement, tu consens! Je n'osais plus t'en parler, mais puisque tu veux bien maintenant, tu verras comme elle sera vite brisée.

— Il le faut bien... répliqua-t-elle tristement. Elle ne nous sert plus à rien et l'hiver est si dur!

— Ne la regrette pas, va, reprit-il, cette vieille barque jusqu'à présent inutile qui, dans une heure, te redonnera avec chaleur la force et le courage. Ne la regrette pas! Si nous ne la brûlions, ses planches moisies partiraient lambeaux par lambeaux...

— C'est vrai... fit-elle. Et, moitié chagrine, moitié souriante à la pensée qu'on allait la détruire et à la perspective de la belle flamme claire et joyeuse qui égayerait le pauvre logis, elle voulut, malgré le mauvais temps, suivre son mari sur la plage afin de rapporter de suite sa première brassée de bois en attendant qu'il terminât sa besogne.

Oh! elle ne serait pas longue cette besogne; quelques bons coups de hache de ci, de là, et ça serait tout.

Tiennette prit sa cape, Pascal emporta ses instruments, et tous deux se dirigèrent vers le coin de la plage où la barque restait amarrée. Ils ne se parlèrent plus, le vent âpre leur coupait la respiration et leurs cœurs battaient fort comme s'ils allaient commettre une mauvaise action.

Ceux du pays avaient bien raison en disant qu'ils seraient misérables!

Et pourtant, Pascal ne regrettait pas d'avoir épousé Tiennette dont il restait aussi épris qu'au premier jour de leur mariage.

(La fin samedi.)

Lè dou z'ovrâi cacapèdze et l'ouye.

La *Revua dè la demeindze* no z'ein a contâ iena stu tsautein que dussè s'étrè passâïe per tsi no. La vaitsè, po clliâo que la cognaissont pas:

Schnicremann, on tutche pur sang, cordagni dè se n'état, étâi venu s'établi pè châotrè, io trovâvè que fasâi meillâo vivrè què dein lo pays dâi sâocessès. Restâvé dein on veladzo dâi z'einverons dè Lozena, et tot ein tereint lo legnu, fochérâvè son courti et sénâvè on tsamp d'aveina, po cein que sa fenna, onna téta carrâïe assebin, tegnâi dâi pudzenès, dâi polets et dâi z'ouyés que l'eingraissivé po veindrè.

Cé Schnicremann, qu'avâi prâo ovradzo ein faseint dâo nâovo et ein repétasseint et rabistoqueint lo vîlhio, sè tegnâi dou z'ovrâi, mâ dou rudo lulus. C'étâi dou gaillâ qu'aviont fort pâi; adé tot dépatollius, lè solâ écouéssi, la frimousse et lè mans embardouffâïès dè pèdze et dè ceradzo, et dâi tignassès totès ein quiettès, què sé boudâvont avoué lè pegnettès. Enfin quiet! dâi compagnons asse proupro que 'na tapiâire avoué quiet on tapé su lè tsai dè fémé. Et tot parâi clliâo coo étiont diès què dâi tiensons, et quand bin Schnicremann étâi adé à lè bordenâ, que lâi z'einvoyivé mémameint dâi formès pè la téta, quand l'étâi ein colére, stâo compagnons tsantâvont et subliâvont tot lo dzo pè la boutequa et ne peinsâvont qu'âi farcès et qu'âi couïenardès.

L'est prâo la moûda per tsi lè ïaïa dè medzi on ouye à Tsallanda. C'est coumeint tsi no lo boutefa quand on vouâgnè lo tsenévo, âo bin lè bougnets et lè brecés âo bounan. Adon la pernetta âo cordagni s'étâi messa du la St-Martin à eingraissi on ouye po s'ein regâlâ avoué se n'hommo, et la béte prospérâvè gaillâ. Lè dou cocardiers, que n'aviont pas tot à remolhie-mor, sè sariont bin repessus d'on fin bocon assebin à Tsallanda; mâ n'iavâi pas dè risquo que séyont einvitâ pè lo cacapédze et ni pè sa fenna, quétâi pî què la gratta por leu. — Coumeint dâo diablio porâi-t-on férè po sè reletsi lè pottès et rupâ onna cousse d'ouye, se sè desiront? Mâ lè gaillâ étiont sutis et n'ont pas z'u fauta dè tant ruminâ.

Dou dzo dévant Tsallanda, Schnicremann too lo cou à l'ouye, qu'étâi grassa qu'on tasson, et quand l'a z'ua dépliouméïe et que lâi a z'u saillâi la boustifaille, la va peindrè âo pâilo d'amont, iô cutsivè, à l'eingon dè la fenétra que baillè su lo courti, po la teni âo frais.

Quand lè dou z'estaffiers viront l'ouye peindià à l'eingon, l'euront vito décidâ dè la déguenautsi. La né, s'einfatont dein lo courti, et avoué on n'hâta dè raté tâtsont dè la déguelhî, mâ motta! le tegnâi trâo bin et duront s'ein allâ vouâissu; kâ n'ouzaront pas trâo einradzi po ne pas reveilli lè vîlhio.

Lo leindéman, dévai lo né, ion dè clliâo minço sire fâ âo patron que l'avâi too dè laissi l'ouye que dévant tandi la né, qu'on la lâi porrâi bin robâ. Schnicremann ne fe què lévâ lè z'épaulès ein deseint que l'étâi lo derrâi dè sè cousons. Tot parâi quand fut cutsi, lâi seimblià qu'on fotemassivè pè lo courti. Adon ye repeinsè à cein que lâi avâi de se n'ovrâi et dit à sa fenna que foudrâi petétrè mi reduirè l'ouye. Sè lâivè, et va ein pantets âovri la fenétra. Détatsè la béte; mâ à l'avi que la vâo reintrâ, *rrrâo*! ye reçâi on pétâ su lè mans, coumeint on coup dè chaton, que laissè corrè l'ouye que tchâi que bas dein la pliata-beinda. *Sacremeintè!* se fe ein sè soclliant su la man, et sè dépatsè d'einfatâ sè tsaussès, sè charguès et son broustou po alla la queri; mâ quand l'est avau, l'ouye avâi fotu lo camp, que n'a jamé su iô l'avâi passâ. Ora, vo laisso à peinsâ se cein fut on guignon et on chagrin po lé dou vîlhio, que duront, po lo premi iadzo, passâ Tsallanda avoué on bocon de lard ein guise d'ouye...

Lo leindéman né, don lo né dè Tsallanda, dou chenapans d'ovrâi cacapèdze, dâi gaillâ tot dépenailli, fasont bombance pè l'Abordâdze, dâo coté dè Pully, ein fricotteint on ouye finna grassa.

Une bonne farce de Sapeck.

Un jour, Sapeck avait parié qu'il arrêterait, à un endroit quelconque du boulevard Montmartre, tous les fiacres et qu'il les empêcherait de passer de midi à midi cinq!...

Il se procure une casquette vaguement galonnée, un jalon peint rouge et blanc, une alidade montée sur un trépied redoutable et une chaîne d'arpenteur.

Arrivé au point convenu, il plante son jalon au pied d'un arbre, y attache sa chaîne par un bout et, l'autre bout en main, se met à traverser le boulevard, à reculons, arrêtant chaque véhicule qui se présente par un geste impératif, signifiant à peu près: « Que voulez-vous? Je fais mon service! »

Lorsque la chaîne fut tendue à la hauteur du poitrail des chevaux, barrant toute la largeur du boulevard, Sapeck, très calme, sans paraître se soucier du formidable encombrement de voitures qui augmentait de seconde en seconde ni des jurements des cochers, prie un badaud de la tenir une minute, installe son alidade, la fait manœuvrer, l'air très affairé, visant avec instance le petit jalon blanc et rouge, sur l'autre trottoir, écrivant des chiffres sur un carnet.

— Mais!... Qu'est-ce que vous faites là, monsieur?

— Qui êtes-vous pour...?

Ce sont deux sergents de ville, très courroucés.

— Comment, qui je suis? Je suis... de la ville de Paris, parbleu!... Vous voyez bien... je relève le cadastre... des pavés du boulevard...

— Mais, monsieur...

— Comment, monsieur...

— Je vous ferai observer, monsieur...

La discussion se prolonge. Les cinq minutes sont écoulées. Sapeck replie sa chaîne, rend la chaussée à la circulation, très heureux d'avoir gagné cette paradoxale gageure.

Boutades.

Une jeune veuve vient d'épouser le frère de son premier mari. Ce dernier était fort artiste et avait meublé son hôtel de merveilleux objets d'art.

Comme une visiteuse complimente la veuve devant son second mari de l'élégance de sa demeure:

— Ah! oui, fit-elle, mon pauvre beau-frère avait tant de goût!...

X... est un enragé buveur qui absorbe chaque soir plus de bocks que son estomac n'en peut contenir.

Hier soir, un de ses amis entre à la brasserie.

— M. X... est-il ici? demande-t-il au garçon.

— Oui, Monsieur, voyez la troisième table au fond.

L'ami revient trouver le garçon quelques instants après.

— Vous vous trompez, garçon, M. X... n'est pas à la table que vous m'indiquez.

— Je demande bien pardon à Monsieur, c'est que Monsieur n'a pas regardé dessous!

Un peu vif, mais d'une spirituelle philosophie:

Un missionnaire est invité à dîner chez un châtelain. La maîtresse de maison apparaît en corsage par trop décolleté. Le châtelain en est ennuyé et cherche à excuser cette toilette un peu mondaine pour les yeux d'un homme saint:

— Oh! j'y suis habitué, répond tranquillement le missionnaire; j'ai tant fréquenté les sauvages.